

LA VIE PARISIENNE



. ROSALIE .

La Reine des Batailles.

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs

Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

**GOUTTES
DES
COLONIES**

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

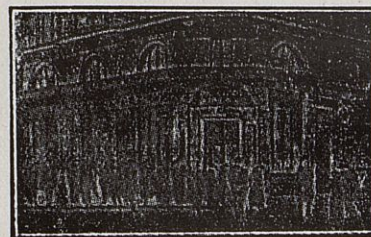
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne Paris.

MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR



PRINTEMPS 1915
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS

39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

OMNIA-PATHÉ A côté des Variétés
5, Boulevard Montmartre, 5
LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite
FAUTEUIL, 1 fr.; RÉSERVE, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (escalier spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

ENCADREMENT des ESTAMPES de la VIE PARISIENNE
GENRE CITRONNIER — Prix spécial : 8 fr. 75

JULES HAUTECOEUR & FILS

172, rue de Rivoli - 2, rue de Rohan - PARIS

EAUX - FORTES * POINTES SÈCHES * ENCADREMENTS

POUR NOS SOLDATS
Pastilles DUBOIS Nutritives et Reconstituantes
VIANDÉ et KOLA
contre la fatigue, la faim, la soif. Boîte franco, 1 fr. 25.
M^{re} BOUSQUIN, 25, Galerie Vivienne, Paris.

BIJOUX Plus haut Cours **ACHAT** **SOUS BOIS** PARFUM GODET
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris.

"EROS" ESTAMPES GALANTES
Absolument INÉDITES en couleurs.

Chaque planche mesure 36x28 pour la gravure seule, par Fabiano, Feliu, Fontan, Hérouard, Kirchner, Léonée, Nam et Wegener. Chaque planche en couleurs 6 francs. Souscription à 12 planches : 60 francs contre mandat-poste ou chèque. Catalogue illustré reproduisant les réductions de ces gravures franco contre 0 fr. 50. Envoi cacheté.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris. Gros et Détail.



CABINET NIEL 18, AVENUE NIEL.
Renseignements confidentiels.
S'occupe de tout, Missions discrètes et légales.
Renseignements pour Mariage, Enquêtes pour divorce. Avocat-Conseil pour tous actes, Loyers, Baux, Recouvrements. Reçoit de 8 h. à 10 h. le matin et de 5 h. à 7 h. le soir.
Visite ou lettre 5 francs.

Contre les
**RHUMES, TOUX
BRONCHITES, GRIPPE
CATARRHES, ASTHME**
Maux de Gorge

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRET

FLACON : 2'50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

ÉDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES
par Charles Derennes

LE PREMIER PAS
par Abel Hermant

DANS UN FAUTEUIL
par Pierre Veber

LES CAPRICES DE NOUCHE
par Charles Derennes

NOS AMIES ET LEURS AMIS
par R. Coolus

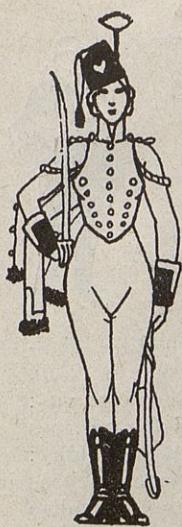
LES VRILLES DE LA VIGNE
par Colette Willy

LA FOIRE AUX CHEFS-
D'OEUVRE, par Jacques Drèsa

LE PLAISIR TENDRE
par Marcel Lafage

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS

ON DIT... ON DIT...



Urgent.

Les préfets sont actuellement écrasés de besogne. Ils doivent presque quotidiennement porter secours aux cinq ou six mille réfugiés qui se trouvent dans chaque département. Il leur faut étudier, de très près, trente, quarante mille dossiers d'allocations. Ils doivent s'occuper des mille difficultés de la vie civile en temps de guerre, veiller à ce que les semailles soient faites, à ce que le bétail soit épargné, à ce que le pain ne manque pas dans les villages. Il leur faut un jour réquisitionner du foin et le lendemain réquisitionner du blé. Il leur faut veiller à l'hygiène des écoles, s'arranger pour que les grandes usines, en dépit du manque de personnel, en dépit du manque de charbon, ne chôment pas, afin que les quelques ouvriers qui restent ne soient pas jetés à la rue.

Ils doivent chaque jour examiner un courrier de deux ou trois cents lettres où il y a des réclamations, des demandes de sursis, des demandes de secours — et des recommandations de députés. Car il y a encore des recommandations de députés!...

Eh bien, il y a dans les hautes sphères du ministère un monsieur quelconque qui n'a pas pensé que les préfets avaient ainsi beaucoup de besogne, et qui certainement ne s'est pas rappelé — l'étourdi! — qu'il y avait actuellement la guerre.

Les préfets, tous les préfets viennent en effet d'être mis en demeure par cet anonyme monsieur de rédiger, dans la quinzaine, un rapport, voire un volume, sur « la réforme administrative »... C'est urgent!



L' « Oraison » de Quarto.

Le roi d'Italie n'étant pas allé à Quarto, il a fallu que Gabriele d'Annunzio modifiât, à la dernière minute, le début de son « oraison » qui était adressé à Victor-Emmanuel III. Cela n'était pas précisément commode, vu que « l'oraison » n'avait pas le caractère d'une œuvre improvisée. Un seul mot changé pouvait défigurer le tout, rompre le rythme, l'harmonie, le nombre.

D'ailleurs, il ne s'agissait en effet que de changer une ligne, la première, qui était :

« Majesté du roi d'Italie... »

Gabriele d'Annunzio a remplacé cette petite phrase par :

« Majesté du roi d'Italie, absente, mais présente... »

Avouons qu'il était impossible de s'en tirer avec plus d'esprit. Aussi « notre commun Annunzio », comme dit Polybe, du *Figaro*, c'est-à-dire notre Annunzio italien-français, sera nommé sénateur dès le début des hostilités. Il était déjà Annunzio. L'esprit est une dignité.

« Majesté du roi d'Italie absente, mais présente », est une trouvaille. La formule est nette, l'idée claire et transparente. Le reste de l'oraison est admirable, et, si vous voulez, transparent aussi (un peu moins), mais clair? Non.

Il paraît que, si c'était clair, ce serait beaucoup moins bien. Voilà du moins ce que nous affirme M. Abel Hermant dans *L'Intransigeant*. Il invoque l'autorité de Socrate, qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire... Est-ce que M. Abel Hermant ne se moquerait pas un peu de nous?



Comme au théâtre.

Un train de soldats se rendant au front passe en gare de Valence-sur-Rhône et croise un train de blessés qui descend vers le Midi. Les joyeux troupiers quittent leurs wagons et vont converser avec ceux qui reviennent « d'où ça chauffe ».

On s'interroge; on demande des détails :

— Vous avez fait beaucoup de prisonniers?

— Tu parles! On s'est vu sur le point de refuser du monde.

Il est vrai que c'était un samedi et, comme en temps de paix, on fait toujours salle comble ce jour-là, réplique un « poilu » qui est étendu sur la paille, avec une jambe et un bras fracturés.

Et dans l'ombre nous reconnaissons un des contrôleurs de l'Opéra-Comique!

A Reims.

A Reims la mutilée, à Reims que depuis des mois l'ennemi bombarde avec sauvagerie et obstination, il y a au musée quelques Corot de grande valeur.

Le sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts eut l'idée dernièrement de soustraire ces chefs-d'œuvre à la fureur teutonne et M. Dlimier lui-même alla proposer à M. Lenglé, le courageux et sympathique maire de la pauvre ville, de faire emporter très à l'arrière, à l'abri, ces tableaux rares.

M. Lenglé reçut la proposition avec calme, un soir où justement les obus pleuvaient sur la ville...

— Merci beaucoup, monsieur le Ministre... dit-il. Merci beaucoup... S'il y avait du danger, quelque jour, nous ne manquerions pas de profiter de votre offre. Merci, pour le moment, vous voyez bien, nous ne risquons rien.

De ce sang-froid-là, ils n'en ont pas à Berlin!



La façon de donner...

En lisant dans un journal du soir la rubrique « Les Oeuvres de guerre », la duchesse d'Uzès fut, voici quelque temps, bien contrariée.

Certes, dans la liste des donateurs, on n'avait pas oublié de mentionner son nom, son titre, et même de donner quelques détails au sujet du paquet qu'elle avait tout récemment envoyé. Cependant, les lacets de souliers, le crayon, le papier à lettres qui complétaient ce paquet si bien compris ne figuraient pas dans sa nomenclature. De plus, c'est vers la fin de la liste seulement que la grande dame pouvait lire le récit de ses bienfaits.

Evidemment, même pour la patrie, il est tels manquements qu'on ne peut endurer. Et la duchesse dépêcha illico à la feuille coupable la directrice d'un club féminin dont elle est présidente. Mais ayant constaté l'indifférence polie avec laquelle on l'écoutait, l'ambassadrice lança cette flèche :

— Vous comprenez que si ça devait se reproduire, nous irions à l'*Echo*!



Le prix d'un article.

M. Anatole France s'est toujours défendu d'être militariste; mais il est patriote : il l'a bien prouvé depuis la déclaration de la guerre. On se rappelle qu'emporté par un généreux enthousiasme, il a même demandé à s'enrôler. Certains ont trouvé alors que l'auteur du *Mannequin d'osier* exagérait. Ils avaient tort. M. Anatole France n'a cessé, d'ailleurs, de donner de son patriotisme les preuves les plus touchantes; que sa modestie nous pardonne d'en citer le joli exemple suivant :

Un journal du matin avait sollicité de l'éminent écrivain un article. M. Anatole France, après quelques instants de méditation, consentit à le faire. L'article parut : vous l'avez lu, sans doute; il était peut-être un peu long, mais d'un esprit et d'un style délicieux. Le jour même de sa publication le secrétaire général du grand quotidien que M. Anatole France avait honoré de sa collaboration vint exprimer à celui-ci ses remerciements et lui demander quelle rémunération il accepterait pour sa « copie ». Mais le père de M. Bergeret se mit presque en colère en entendant parler d'argent. Il ne voulait point être payé pour avoir exalté l'héroïsme de nos soldats. On insista; il persista dans son refus. Enfin, après une discussion des plus courtoises, voici ce qu'il fut décidé : le journal enverrait sur le front un wagon de charbon (il faisait encore très froid) pour permettre aux combattants de se réchauffer entre deux nuits de veille dans les tranchées.

— Naturellement, dit le secrétaire général, nous inscrirons sur le wagon : « Envoi de M. Anatole France. »

— Jamais de la vie! répondit l'écrivain.

Et sur ce point il fut intraitable. Le charbon est donc resté anonyme; et ceux de nos « poilus » qui ont joui de sa bienfaisante chaleur ont ignoré qu'elle était le lointain rayonnement d'un des flambeaux de notre littérature.

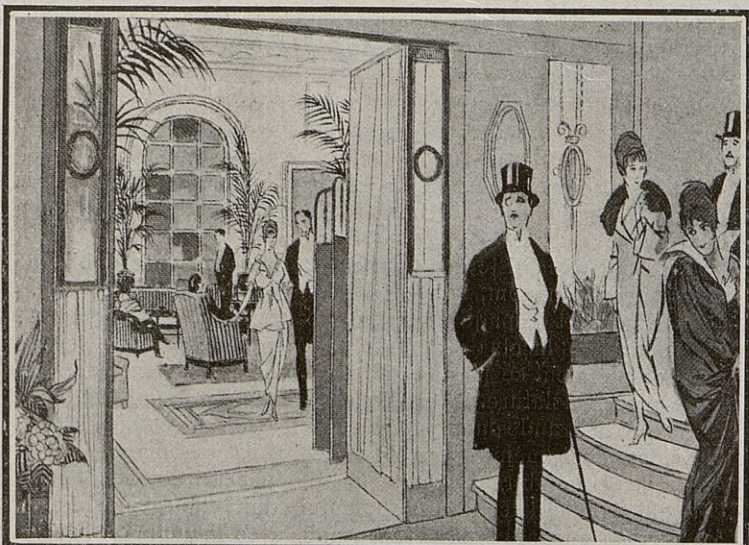




LES MEILLEURS HOTELS, LES MEILLEURS RESTAURANTS DE PARIS



Paris, assagi et discipliné par la guerre, n'a point abdiqué son élégance; la capitale de la France tient à conserver sa grâce souriante pour les hôtes étrangers que le printemps lui ramène en foule, mais elle ne saurait oublier qu'elle est le centre de la défense nationale et, sous sa coquetterie, se devinent d'ardentes préoccupations, tout un patriotique labeur. Il en résulte, dans la physionomie de Paris, des contrastes d'une émouvante beauté, à laquelle les Parisiens eux-mêmes sont peut-être moins sensibles que les étrangers. Aussi ceux-ci affluent-ils plus que jamais dans notre hospitalière cité : la curiosité les attire parmi



LE HALL ET LE VESTIBULE DE L'HOTEL LOTTI
7, 9 et 11 rue de Castiglione.

nous, mais une curiosité sympathique, qui ne tarde pas à se changer en admiration.

Cette remarque, nous l'avons faite en causant avec le directeur d'un des hôtels les plus luxueux de Paris, l'*Hôtel Lotti*, qui date de trois ans à peine et qui, dans l'Europe entière, jouit déjà d'une réputation si grande et si méritée. L'*Hôtel Lotti*, qui, comme tout le monde sait, est situé rue de Castiglione, est le centre de la société cosmopolite fidèle à notre capitale. Nulle part on ne saurait mieux constater les sympathies innombrables que la France compte dans toutes les aristocraties, de la naissance, de la fortune ou du talent, car c'est là que les personnalités les plus célèbres, à l'exemple du roi de Grèce et des grands-ducs de Russie, tiennent à résider. Le confort ultra-moderne de l'*Hôtel Lotti* et le goût exquis de son aménagement lui ont concilié les préférences des voyageurs les plus riches et les plus délicats; mais, en outre, ils apprécient fort sa situation privilégiée entre le palais du Louvre et les merveilleux ombrages des Tuileries, à deux pas de l'Opéra, à deux pas aussi des somptueuses tentations de la rue de la Paix. Là, l'étranger jouit pleinement de Paris. Aussi n'est-il pas surprenant qu'en cette saison, Anglais, Américains, Espagnols, Argentins s'y donnent rendez-vous, témoignant par leur présence qu'aucun événement ne saurait faire renoncer aux séductions de la vie parisienne ceux qui en ont goûté le charme.



Voulez-vous confirmer cette reconfortante constatation ! Allez déjeuner, allez dîner ou, dans le courant de l'après-midi, allez au *Restaurant Griffon*, 6, rue d'Antin.

La *Vie Parisienne*, dans ses échos mondains, a eu plus d'une fois l'occasion de transporter ses lecteurs au « *Griffon* » ; car la mode est d'y aller, et la mode est souveraine, même sous le régime des lois militaires. Le *Restaurant Griffon* justifie, d'ailleurs, la mode par la délicatesse de sa cuisine et par le choix des convives qui s'y réunissent. Beaucoup y vont pour être vus; plus encore pour voir : financiers, politiciens, artistes, actrices célèbres, hauts personnages étrangers défilent dans ses salons; des officiers français et anglais mêlent leurs uniformes azurés ou khaki aux prosaïques jaquettes des civils. La gourmandise est pour beaucoup dans le succès du « *Griffon* », la gourmandise française, la plus fine, qui s'assaisonne de conversation spirituelle et d'aimable compagnie; or c'est un fait que les traditions d'esprit de l'ancien boulevard semblent revivre au *Restaurant Griffon* et qu'on y voit les plus jolies femmes de Paris.

Complétons notre promenade; quittons les boulevards et, par le Bois de Boulogne, verdoyant et fleuri, ou par un des bateaux-mouches qui remontent la Seine à travers le plus admirable paysage du monde, allons à Saint-Cloud, au fameux *Pavillon Bleu*.

Ce restaurant délicieux, qui se complète d'un hôtel de premier ordre, était, avant la guerre, le but favori de promenade des Parisiens. Il l'est resté. La guerre semble même avoir encore augmenté la vogue du *Pavillon Bleu* : les autos se pressent devant sa porte et, à l'heure du déjeuner, à l'heure du thé, le soir encore,



LE PAVILLON BLEU, A SAINT-CLOUD
Propriétaire : M. MOREUT.

à l'heure du dîner, la grande terrasse du restaurant, d'où l'on domine le cours de la Seine, est toujours remplie d'une foule d'élégants convives. On est si bien, dans ce luxueux restaurant, le plus merveilleusement situé qu'il y ait en France ! On est aux portes de Paris et l'on se croirait à cent lieues de l'agitation fiévreuse de la capitale. Le Bois de Boulogne est tout proche et, à quelques pas, le parc de Saint-Cloud, si grandiose et si poétique, invite à la rêverie. Les étrangers et les Parisiens viennent faire au *Pavillon Bleu* des cures de repos, plus nécessaires que jamais dans les heures terribles que nous traversons ! Et ils trouvent en M. Moreut un hôte toujours aimable, prévenant et attentif à leurs confort.



LE NOUVEAU CANDIDE (*)

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

L'auberge des Trois Empereurs.

CANDIDE n'eut point de peine à retrouver le chemin de l'hôtel. Rien n'est si aisé que de se diriger dans une ville en ruines. On en saisit d'abord le dessin général, c'est comme un plan d'architecte sur lequel on se pourrait promener; et la vue s'étend au loin, parce que les maisons n'empêchent pas de voir la ville, comme les arbres empêchent de voir la forêt. Candide, même de l'extrémité du faubourg où sa mauvaise fortune l'avait conduit, apercevait donc l'affreux *palace* que les officiers de l'armée des Huns avaient laissé debout pour s'y loger et faire ripaille. Il apercevait un autre édifice dont la forme lui sembla si bizarre qu'il fut curieux de le regarder de plus près, et fit un crochet, malgré la hâte qu'il avait de se nettoyer.

C'était apparemment une vaste maison de six étages, desquels on avait supprimé deux et le toit. On l'avait ensuite recouverte de béton, qui formait une terrasse praticable, avec une coupole au centre. Un canon, d'une longueur et d'une grosseur démesurées, sortait d'une ouverture de cette coupole, comme un fusil d'une meurtrière, et l'on n'avait qu'à faire tourner tout le système pour braquer successivement la pièce vers tous les points de l'horizon. Une quantité d'autres petits canons étaient tout autour, pointés vers le zénith, et si Candide n'eût été assuré de la piété des Westphaliens, il aurait cru qu'ils faisaient la guerre à Dieu. Quatre mitrailleuses étaient aux angles. La maison était environnée d'un triple réseau de fils de fer barbelés qui ne laissaient que le passage d'une voiture, devant la porte cochère. Des sentinelles, également sur trois rangs en profondeur, montaient leur faction à un pas et demi les unes des autres. Une nuée d'avions tournoyaient continuellement au-dessus de cette forteresse.

« Parbleu! se dit Candide, ce ne peut être que le palais du Seigneur de la Guerre. A la bonne heure! Sa Majesté est bien gardée. »

Hadji-Mohammed-Ghilioun lui parut encore mieux gardé quand il vit approcher un zeppelin, qui ne volait point, comme à Paris, hors de la portée des canons. La lourde machine, qui ne pouvait ici faire ni souffrir aucun mal, avait cependant un aspect beaucoup plus formidable que la nuit que Candide l'avait aperçue pour la première fois. Mais il n'avait peur de rien, il ne baissa pas la tête, et (comme parlent les militaires) il ne salua point. Il était seulement étonné que toute cette décoration guerrière lui fit peu d'effet, et même lui donnât envie de rire. Le palais de fortune de Mohammed-Ghilioun lui rappelait des dessins de ces livres pour les enfants sur « la guerre future », que l'on publiait un peu partout en Europe et en Amérique avant que ce futur ne fût devenu présent.

La majesté même du saint Empereur ne lui coupait pas bras et jambes, puisqu'il s'avança vers le lieu où les fils barbelés ne se joignaient point, comme s'il dût pénétrer dans le château sans autre forme de procès et accomplir sur l'heure sa mission.

Comme il était à deux cents pas environ de l'entrée, il entendit l'horrible son d'une trompe qui imitait assez bien l'abolement d'un chien enragé. Les gardes, et des laquais qui semblaient sortir de dessous terre, criaient en même temps :

— Hoch! Hoch! Hoch! Voici l'Empereur du monde! Place au Seigneur de la Guerre! *Prosit! Gaudeamus igitur!* Canailles, formez la haie à droite et à gauche! Place à Sa Majesté Islamique!

Candide, qui était seul sur le chemin, ne pouvait raisonnablement former la haie à droite et à gauche; mais il se rangea, et bien à propos pour n'être point écrasé par une immense automobile de couleur grise qui fila devant son nez plus vite qu'un obus de 420.

Malgré l'allure, il reconnut Ghilioun dans l'auto. Il n'y avait que peu de mérite, puisque tous les échos venaient de l'avertir

(*) Suite. Voir les Nos 9 à 20 de La Vie Parisienne.

que c'était Lui. Mais il eût reconnu tout de même Sa Majesté si les échos ne l'eussent averti de rien ; car il ne pensait pas avoir jamais vu un homme qui ressemblât davantage à ses photographies. Le Seigneur de la Guerre portait un costume un peu bariolé : il avait en tête le casque de Lohengrin, sur les épaules le manteau de l'ordre teutonique, et sous le manteau l'uniforme de général avec les insignes d'amiral et un nombre prodigieux de décorations. Les personnes qui ne peuvent soutenir la vue d'une épée hors du fourreau, feraient bien de ne pas regarder en face ses moustaches rigides comme le fer d'une baïonnette. Candide observa que le Seigneur de la Guerre n'avait pas l'air « à la coule », comme disent les Parisiens frivoles ; en revanche, la soudaineté de l'apparition et la rapidité du passage empêchèrent qu'il ne fût ému comme il aurait dû l'être à la vue de son souverain qu'il voyait pour la première fois. Il ne s'avisait que vingt secondes plus tard d'avoir un battement de cœur, de se prosterner dans la poussière, et de crier :

— Hoch ! Hoch ! Hoch ! Allah ! Allah ! Hou la ba ba la chou !

Puis il se releva tranquillement et poursuivit son chemin. Il se disait :

« Tout va bien, puisque j'ai vu de mes yeux l'Empereur rentrer au logis. Ses gens ne pourront point m'alléguer qu'il n'y est pas. Je n'ai pas de raisons pour différer jusqu'à ce soir de lui annoncer qu'il est victorieux. Le vent m'a séché, et je crois que je ne sens plus trop mauvais, à moins que je ne m'habitue à mon odeur. Avant cinq minutes, Hadji-Mohammed-Ghilioun m'aura f... la croix de fer : celui-ci est le plus beau jour de ma vie. Pangloss, que n'êtes-vous à mes côtés ? »

Mais il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit de nouveau dans son dos le même son de trompe, et les mêmes commandements des laquais et des gardes :

— Hoch ! Hoch ! Hoch ! Voici l'Empereur du monde ! Place au Seigneur de la Guerre ! *Prosit ! Gaudeamus igitur !* Canailles, formez la haie à droite et à gauche ! Place à Sa Majesté Islamique !

Il se jeta sur le côté si vivement qu'il s'embourba dans le fossé de la route jusqu'aux genoux, et il vit passer une seconde automobile grise, où était un autre empereur exactement pareil au premier. Sa surprise fut si forte qu'il oublia de crier *hoch ! ni Allah !* Mais il se dit :

« Hélas ! comment se peut-il faire que je voie double quand je n'ai bu que deux bouteilles de vin de Champagne ? »

Il reprit son chemin, mais plus lentement, et il choisit un point de direction pour éprouver s'il marchait droit. L'expérience étant favorable, il ne douta plus de faire sa visite à l'Empereur.

« Je viens encore, se disait-il, de me crotter ; mais un peu plus, un peu moins, il n'importe. »

Cependant, il ne se présenta point d'abord au corps de garde et fit le tour du château. Il vit, de l'autre côté, une autre porte et un autre corps de garde. Une espèce d'avenue, mais privée d'ombre, aboutissait au logis de Hadji-Mohammed-Ghilioun par derrière tout de même que par devant. À l'extrémité de cette avenue, Candide vit s'élever un nuage de poussière ; il entendit le son d'une trompe pareil à l'aboiement d'un chien ; de nouveaux cris retentirent :

— Hoch ! *Prosit ! Gaudeamus !* Voici l'Empereur du monde ! Place au Seigneur de la Guerre !

Et une troisième auto grise, qui contenait un troisième Ghilioun, fila sous le nez de Candide ébaubi. Sa présence d'esprit l'avait si bien abandonné qu'il ne mit point le genou en terre, et ne cria point lui-même *Gaudeamus*, *hoch*, ni *prosit*. Un officier, indigné de cette attitude, appela :

— Aux armes !

Vingt hommes de garde accoururent et assommèrent Candide de coups de poing et de coups de pied. Ensuite, ils le lièrent, le portèrent dans le corps de garde, l'étendirent sur la planche et l'assommèrent de coups de bâton. Comme le bâton n'est point noble, l'officier le frappait d'un fourreau de sabre. On le passa enfin à la dragonne.

— Mais je suis boche ! criait Candide pour attendrir ses bourreaux.

L'officier daigna lui faire connaître que, boche ou non, il était convaincu de lèse-majesté, pour n'avoir pas témoigné d'enthousiasme au passage de l'Empereur.

— Duquel ? fit Candide. Je me suis prosterné devant le premier que j'ai vu, et au deuxième je me suis roulé dans la boue, dont

je porte encore les marques. Sont-ils vraiment trois, et que devient, dans ces conditions, l'unité de la Westphalie ?

Les hommes qui bourraient Candide firent trêve et poussèrent de grands éclats de rire. À force de le rosser, ils n'en pouvaient plus. C'étaient d'ailleurs de fort braves garçons, pleins de *gemüthlichkeit* et qui n'auraient pas fait de mal à une mouche. Ils lui expliquèrent que, pour échapper aux coups des assassins, Hadji-Mohammed-Ghilioun avait deux sosies qui se promenaient toute la journée dans ses voitures, tandis qu'il se promenait d'un autre côté.

— Fort bien, dit Candide ; mais des trois empereurs, qui est le bon ? Je ne serais pas fâché de le savoir, car je suis chargé par un de nos généraux vainqueurs, d'annoncer à Sa Majesté Victorieuse que nous avons remporté hier encore une victoire décisive, et ce n'est pas fini !

À la nouvelle de cette grande victoire, les hommes cessèrent de rire, se rangèrent d'eux-mêmes, et poussèrent trois *hoch*.

— Repos ! commanda l'officier.

Il dit ensuite à Candide :

— Que n'avez-vous parlé plus tôt ? Nous ne vous aurions pas donné tant de coups. Mais vous aviez pour vous votre conscience westphalienne et ils n'ont pas dû vous atteindre.

— Voici mes lettres de créance, dit Candide, les tirant de sa poche à grand-peine, car chacun des gestes qu'il faisait lui causait des douleurs insupportables.

— Je vais, dit l'officier, vous faire introduire auprès de Sa Majesté sur-le-champ.

— Merci, repartit Candide, mais j'ai ordre de lui annoncer la victoire au dessert, en présence de l'Impératrice et des princes. Je regrette bien de n'avoir pas exécuté cet ordre à la lettre : je n'aurais pas reçu tant de coups.

— N'y pensez donc plus, dit l'officier avec bonhomie. Quant à l'Impératrice et aux princes, vous les trouverez dès à présent réunis pour le thé, qui doit être servi, puisque les trois empereurs viennent de rentrer.

— Etes-vous bien sûr, dit Candide, que les princes soient ici ? Il n'y a pas une heure que j'ai vu par le trou de la serrure celui de Bavière dans son lit. Il n'y était point seul, mais j'outrageais moi-même la nature si je vous disais avec quelle sorte de personne j'ai cru remarquer qu'il était couché. J'ai vu ensuite le kronprinz dans une maison des faubourgs. Il était assis sur la fenêtre, il avait sur les genoux une fille à moitié nue, et il m'a honoré d'un pot de chambre.

L'officier se mit en colère.

— Vous êtes un menteur, dit-il à Candide. L'armée westphalienne est la plus disciplinée du monde, et pas un officier, même les princes, n'outrage la nature ou n'obéit à ses vœux en plein midi. Je vous ferais encore battre si vous n'étiez chargé d'une mission. Vous n'avez qu'un moyen de vous en tirer, c'est de la remplir, votre mission, et un peu plus vite que ça. Je vais vous faire conduire à Sa Majesté par quatre hommes et un caporal. Je marcherai derrière, à ma place de bataille, et, si vous tournez la tête, je vous brûlerai la cervelle.

— À vos ordres, monsieur le capitaine, répondit Candide.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

Candide voit Hadji-Mohammed-Ghilioun face à face.

Candide et ses gardes, suivis de l'officier, traversèrent la cour : leur cortège n'avait point l'allure triomphale et l'on eût dit plutôt d'une parade d'exécution. Ils pénétrèrent ensuite dans le château-fort et défilèrent le long de corridors aussi tortueux que des boyaux de tranchées.

Soudain, passant devant une porte ouverte, Candide aperçut dans une chambre l'un des trois empereurs ; mais il vit bien d'abord que c'était un des faux, car ce comparse était en train de défaire son maquillage, ni plus ni moins qu'un acteur après le dernier baisser du rideau : il avait déjà retiré l'une de ses moustaches et remis ses deux bras à la même longueur.

Un peu plus loin, Candide, ses gardes et l'officier faillirent être renversés par un sous-officier chevronné qui allait dans l'autre sens au pas gymnastique, brandissait deux colossales enveloppes jaunes, timbrées d'une couronne noire et des trois lettres sacrées H. M. G. avec la main du prophète, et qui criait :

— Hoch ! Place ! Place au courrier intime de Sa Majesté Islamique !

TURLUTUTU... CASQUE POINTU !



Le casque à pointe, ce moyenâgeux couvre-boche, qui était naguère l'épouvantail de l'Europe, ne fait plus peur même aux enfants.

Candide, qui reçut le coin d'une des enveloppes dans l'œil gauche, ne put se défendre de remarquer à voix haute que ce papier à lettres était incommode surtout pour les passants, mais devait l'être aussi pour celui qui écrivait dessus et pour les destinataires de ses billets doux.

— Pourquoi, ajouta-t-il, les secrétaires de Sa Majesté ne prennent-ils point la peine de plier ses missives en deux ou en quatre ?

— Parce que le respect de l'écriture de l'Empereur et le protocole le leur interdisent également ! repartit le capitaine avec arrogance.

Le cortège, un instant rompu, se remit en marche, et Candide prit machinalement le pas de l'oie ; car il voyait encore de loin une porte ouverte et, dans une salle ornée de trophées sanglants, six personnes qui buvaient le thé : premièrement l'empereur ; une dame aux cheveux blancs et habillée d'une robe vert pomme qui était à n'en point douter son auguste épouse, le kronprinz, son frère neurasthénique, leur cousin de Bavière, et un sixième que Candide ne connaissait point ; il supposa que c'était le bien-aimé gendre de Ghilioun, le duc de Brunswick, qui dans les châteaux où il loge ne vole pas au hasard mais au choix.

A la grande surprise de Candide, l'on n'entra point dans la salle, et l'on passa même devant la porte sans faire aucune démonstration. Puis on arriva au bout du corridor, où se trouvait un escalier que l'on descendit, on fit au moins un kilomètre dans un souterrain, on monta un autre escalier, et Candide vit une autre salle parfaitement nue et où il n'y avait qu'une table et six chaises.

Les six mêmes personnages qu'il venait de voir ailleurs étaient autour de cette table et prenaient le thé : savoir Mohammed-Ghilioun, son auguste épouse, le kronprinz, le neurasthénique, le cousin de Bavière et le supposé bien-aimé gendre de Brunswick.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.

Ce qu'on entend par-ci par-là

— Les discours de d'Annunzio ? Ce sont ses plus beaux poèmes !

— Est-ce que vous ne tremblez pas pour Venise ? On s'est trop pressé de rebâtir la campanile.

— Oui, j'avais juré de ne plus aller au théâtre et pourtant j'ai été entendre *Colette Baudouche* : j'ai eu tort.

— La nouvelle mode a dû être inventée par les bottiers : dans une toilette, il n'y a plus que les chaussures qui comptent.

— Les militaires peuvent s'habiller comme ils veulent, mais les simples pékins doivent respecter l'uniforme de la vie civile.

— J'ai racheté une carte et des petits drapeaux ; le cousin de ma femme m'a promis que nous allions avancer.

UNE BONNE NOUVELLE DU FRONT

Et, de la cave au grenier, voilà toute la maison en joie !





AU GUIGNOL DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Le séjour bienheureux qu'on appelle les Champs-Élysées, promenade habituelle des Ombres, dans l'un des plus beaux quartiers de l'Infini.

L'Eternel, assis sur un banc qui porte cette inscription d'email : « Allez, frères, il faut mourir ! » achève la lecture de ses journaux favoris : le Temps, le Times, la Zeit, le Vrémia, le Tempo, etc., etc.

Autour de lui sont groupés ses familiers.

L'ÉTERNEL. — Mes amis, l'heure est grave !

LES FAMILIERS. — Que se passe-t-il donc, grand Dieu ?

L'ÉTERNEL. — La guerre européenne menace de troubler notre céleste séjour...

ABRAHAM. — La guerre, ô Sabaoth ?

MAHOMET. — Allah ! est-il possible ?

SAINT PAUL. — Quoi, Seigneur ! les vaines querelles des hommes...

L'ÉTERNEL. — Oui, mes bons amis, la guerre. Moi le grand Neutre par excellence ; moi qui ai des adorateurs et des créatures dans tous les pays, me voici forcé de sortir de ma neutralité !... J'ai reçu un ultimatum de l'Empereur des Boches qui me menace de ses zeppelins et de ses mortiers !

VIRGILE. — Ce Prométhée de camelote, qui n'a même pas inventé la foudre, veut t'en imposer, ô Jupiter !

L'ÉTERNEL. — Toujours est-il que je suis obligé de sortir de ma neutralité : j'ai donc résolu de faire ce que font tous les neutres en pareil cas : je me déclare contre l'Allemagne.

MACHIAVEL. — Très Haut, tu pourrais un peu attendre !

L'ÉTERNEL. — Ces Italiens ne sont jamais pressés ! J'ai dit. Il urgerait donc que nous expulsions...

LITTRÉ. — Expulsassions...

L'ÉTERNEL. — ...Que nous expulsassions des Champs-Élysées tous les Allemands qui s'y trouvent.

Entre Cerbère.

L'ÉTERNEL. — Que veut mon concierge ?... M'apporterait-il mes loyers ?

CERBÈRE. — Ave, Domine !... Moratoria te saluant !

BOILEAU. — Le latin, dans les mots, brave la propriété.



L'ÉTERNEL. — Qu'y a-t-il de nouveau, Cerbère ?

CERBÈRE. — Patron, au moment où vous donnez l'ordre de chasser tous les Allemands, voici un petit Boche, décédé à l'âge de vingt-deux mois, qui s'amène. Que faut-il en faire ?

L'enfant boche est introduit. L'Eternel se penche paternellement vers lui.

L'ÉTERNEL. — Parles-tu un peu, mon petit ami ?

L'ANGE GARDIEN. — Seigneur, il sait trois mots seulement.

L'ÉTERNEL. — Voyons. Ces mots, quels sont-ils ?

L'ENFANT BOCHE. — Pa-pa... Ma-ma...

L'ÉTERNEL. — Bien, très bien. Et le troisième mot ?

L'ENFANT BOCHE. — Ka-ma-ra-de.

L'ÉTERNEL. — Quoi ! Si jeune et déjà entraîné pour la guerre !...

Quelle puissance d'organisation que cette Allemagne !...

Ange gardien, nous n'expulserons pas l'enfant boche.

L'ANGE GARDIEN. — Merci, Seigneur.

L'ÉTERNEL. — Mais nous arrêterons sa croissance. Il ne grandira plus.

Ce jugement rendu, l'Eternel regagne le septième ciel, suivi de la foule de ses familiers. Il ne reste en scène qu'un certain nombre de généraux fumant leurs pipes et causant. Et de quoi peut-on causer entre généraux, si ce n'est de l'homme qui a mis le feu aux quatre coins de l'Europe ?

JULES CÉSAR. — Un incendiaire !... Et qui n'a aucune vertu guerrière.

TURENNE. — C'est un faiseur d'esbrouffe et voilà tout !

ALEXANDRE. — Que l'Allemagne soit une force militaire, c'est incontestable... Mais c'est aussi une grande maison de commerce... Et ce que Guillaume II cherche dans la conquête c'est l'extension de ses comptoirs.

LA FAYETTE. — Quelle erreur !... Il ne faut pas se battre pour la galerie, croyez-en La Fayette.

ATTILA. — Du temps que je jouais les Guillaume II, je n'étais préoccupé d'aucune raison commerciale.

La conversation s'arrête. Le général Du Guesclin a étendu la main vers un point du ciel et tout le monde a regardé dans cette direction.

DU GUESCLIN. — Voyez donc là-bas... sur la terre... cette multitude de points lumineux.

Tous. — Qu'est-ce que c'est ?

DU GUESCLIN. — Sans doute Berlin qui s'illumine encore comme hier soir. Ils ont donc une nouvelle victoire à célébrer ?

VERCINGÉTORIX. — Bon Dieu, Du Guesclin, ne choyez pas comme cela péchimiste !...

Passe Emile de Girardin criant :

« La Presse ! Demandez La Presse qui vient de paraître ! »

Un général, vraiment qualifié par le nom qu'il porte, se précipite vers le vendeur.

GODEFROY DES BOUILLONS. — Hé ! La Presse !... Merci (il lit) « La Famine à Paris. Les journaux de Berlin reproduisent une dépêche de l'Agence Wolff annonçant que les Parisiens meurent littéralement de faim. Ils n'ont plus de farine et fabriquent du pain de n'importe





Tendres ou frivoles, les vieilles chansons de France ont presque toutes été des refrains de victoire.

« quelles matières : sciure de bois, « poudre insecticide, etc... Ils mangent « même du pain fait avec du papier, « d'après la *National Zeitung* (ce jour- « nal ne peut être décrié) puisque l'on « lit sur bien des boutiques parisiennes « ces mots : MARCHANDS DE PAPIERS PAINS. « La *National Zeitung* ajoute : Il y a lieu que Berlin « s'illumine à giorno pour fêter dignement cette « victoire économique due à notre blocus. »

SCIPION. — Eh! bien vrai! ils ont le lampion facile!

Entre Rouget de Lisle.

ROUGET DE LISLE. — Où est le gouverneur de la Place? Où est-il?

CAMBRONNE. — Présent. Qu'est-ce?

ROUGET DE LISLE. — Général, je désirerais une permission.

CAMBRONNE. — Vous? Le motif?

ROUGET DE LISLE. — J'ai une envie folle d'aller en France.

CAMBRONNE. — Pourquoi?

ROUGET DE LISLE. — Général, ne me refusez pas. Je suis amoureux.

CAMBRONNE. — De qui?

ROUGET DE LISLE. — Vous ne comprendrez, général. J'ai un béguin fou pour Chenal.

CAMBRONNE. — Marthe?

ROUGET DE LISLE. — Ah! général, soyez poli!

CAMBRONNE. — Ben quoi?... J'ai dit « Marthe ». C'est curieux: peux plus ouvrir la bouche!... Alors, le pépin?

ROUGET DE LISLE. — Si vous saviez, général, comme elle me chante bien ma *Marseillaise*. C'est une merveille! Je brûle d'aller le lui dire.

CAMBRONNE. — Vous recevra-t-elle seulement? Téléphonez-lui...

Saxe trente-cinq-douze.

ROUGET DE LISLE. — Il y a donc le téléphone ici?

CAMBRONNE. — Oui, sans fil.

ROUGET DE LISLE. — Et ça fonctionne?

CAMBRONNE. — Quand il n'y a pas d'orage.

Soudain, tous les généraux se lèvent, comme mus par un ressort, et font le salut militaire. Napoléon entre en scène, donnant amicalement le bras au général Wellington.

NAPOLÉON. — Qui m'aurait dit qu'un jour, même dans l'autre monde, je me promènerais bras dessus dessous avec vous, cher ami?

WELLINGTON. — Tout s'arrange! comme dit un philosophe anglais.

NAPOLÉON. — C'est un des miracles de cette guerre d'avoir rapproché les gens qui semblaient les plus éloignés.

WELLINGTON. — Napoléon, sans chiqué, je vous le dis : « Si j'avais pu prévoir Guillaume II, j'aurais refusé le concours de Blücher ».

NAPOLÉON. — Aoh!... Dear old little thing!

Oui, sous la menace allemande
Nous nous sommes tendu la main
Sans que nul ne nous le commande...
Unis Humains contre Germains.
Ah! vanités des polémiques!
Colères des gens anémiques!
Et sots crépages de chignons!...
Le Boche est là qui tue et pille...
Nous ne sommes qu'une famille,
Unis d'une sainte union.

Des chicanes séparatistes,
Des différends sots et mesquins,
Chamaillies de bonapartistes,
Querelles de républicains,
Quand le sang coule par averses,
Que reste-t-il des controverses,



Divergences d'opinions?...
Es-tu jésuite ou juif?... Qu'importe!
Français prête au Français main-forte,
Unis d'une sainte union.

Jusqu'à ce que soit la défaite
De l'Allemand criant merci,
L'Union sacrée et parfaite
Régnera sur tous ceux d'ici...

WELLINGTON. — Peu de gens ont échappé aux bienfaits de l'union sacrée...

NAPOLÉON. — Et si l'on pouvait apercevoir les coins les plus cachés de la terre...

WELLINGTON. — Entrons chez Archimède; il mettra son matériel d'astronomie à notre disposition.

Chez Archimède.

ARCHIMÈDE, se levant de sa table de multiplication et additionnant les révérences. — Voici un appareil muni de lentilles qu'Esau m'a cédées pour un prix dérisoire... Il est braqué sur Paris. Regardez tout à loisir.

A travers le télescope on aperçoit, à l'intérieur d'une maison de Paris, un appartement au cinquième étage, vide de gens. Il est minuit.

La locataire, — une théâtreuse très photographiée, — n'est pas encore rentrée. Une fenêtre cède sous la pression énergique d'une pince-mon-seigneur bien maniée et Zigomar entre. Se voyant seul, il dévalise l'appartement. Bruit de clef dans la serrure. C'est l'actrice qui survient. Zigomar se cache derrière une tenture, son couteau grand ouvert.



LA THÉÂTREUSE. — Quelle sale époque! Robert dans l'Argonne, Hector à Ypres, Henri sur les Hauts-de-Meuse, et les autres un peu partout. Et voilà neuf mois que ça dure! Situation inchangée sur tout mon front... (*Chute de linge...*) A Paris, plus que des purées!... Sur les boulevards, dans les cadres où Reutlinger et Manuel exposaient ma jolie frimousse, ma photographie a dû céder la place aux moustaches de Joffre et au binocle de Galliéni!... Et pourtant, qu'est-ce que ça gagne un général? Péniblement vingt mille francs. Tandis que moi, entre le théâtre et le cinéma, sans compter les hommes, je me fais bon an mal an deux cent mille balles. (*Retrait des bas...*) Vivement la paix!... Ah! où est le jour où moi, Mistinguett et Forzane serons de nouveau les maîtresses de l'heure!

Cinq minutes après, elle est déjà dans les bras de Morphée, le coureur ubiquiste bien connu. Zigomar reprend sa besogne de déménageur.

Soudain, au lointain, retentit la trompe biphone des pompiers coupée des sonneries du « Garde-à-vous ». Zigomar s'interrompt. Il écoute.

Le bruit avertisseur se rapproche. Il éclate à présent sous la fenêtre. La théâtreuse se réveille apeurée. Elle crie : « Les zep-pelins!... »

ZIGOMAR. — Les zepps... Oui, madame.

LA THÉÂTREUSE. — Monsieur, protégez-moi!

ZIGOMAR. — Habillez-vous... Revêtez votre peignoir le plus chaud et descendez à la cave.

LA THÉÂTREUSE. — Mais vous-même, monsieur... ne restez pas ici... Nous sommes au cinquième étage. Il y a du danger.

ZIGOMAR. — Ne vous inquiétez pas de moi. Je vais au contraire profiter de votre balcon pour voir le feu d'artifice, et quand le danger sera passé je vous prévenirai.

Zigomar, resté seul, menace vainement le dirigeable invisible de son minuscule couteau. Puis, stupéfait de trouver dans ses poches le collier et les bagues qu'il est venu



L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



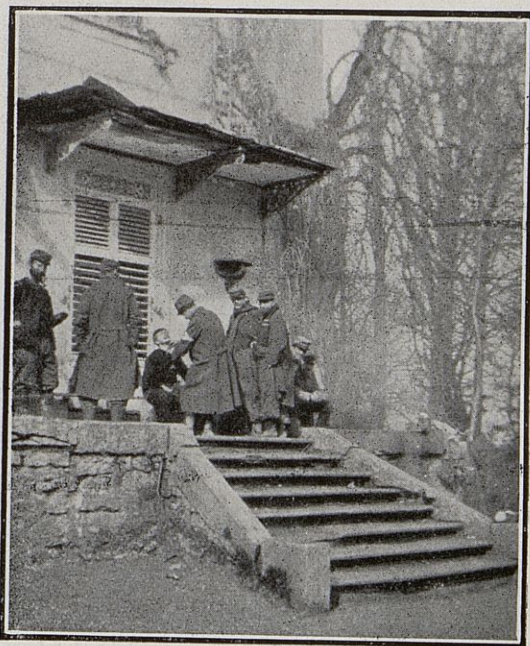
UN CHAMP DE BATAILLE DANS LA WOEVRE

De nos tranchées on domine la plaine immense rasée et labourée par les obus.



UNE VILAINE LESSIVE

Prisonniers allemands capturés à Lizerne et tellement sales qu'il fallut les récurer à la brosse dure pendant deux heures.



ICI ON RASE GRATIS!

Le perron d'un château transformé en salon de coiffure par un figaro militaire.



L'HEURE DE LA CROUTE
dans une tranchée de première
ligne.



LES FUNÉRAILLES D'UN HÉROS
dont la simplicité rustique est plus émouvante
que les plus pompeuses cérémonies.



LES PRISONNIERS ALLEMANDS A MARSEILLE

On les emploie à transporter des barres de fer dont chacune doit fournir le métal nécessaire à la fabrication de trois obus.



dérober, il les restitue aux coffrets de l'artiste. C'est qu'il a trouvé son maître dans le vol et l'assassinat en la personne du zeppelin qui a forcé, cette nuit-là, les portes du ciel de Paris et parce que, devant la menace allemande qui plane sur toute la nation, se réalise l'union de toutes les oppositions sociales.

NAPOLÉON (abandonnant le télescope). — C'est un des bienfaits de la guerre de rendre les hommes meilleurs!

Soudain, une boule lumineuse surgit des ténèbres.

ARCHIMÈDE. — Oh! regardez!... Un météore?... Une étoile filante?

A ce moment, entre en scène Polaire (mais Polaire, la vraie, celle qui a 160 millions de mètres de tour de taille) et, de sa voix en litre-fixe, elle déclame les huitains suivants :

Dans le ciel une étoile passe...
Formez un souhait vivement
Avant que dans le firmament
Elle ne s'enfonce, fugace.
C'est naïf, un peu désuet...
Mais nos doutes sont si fragiles!...
Et l'on croit en l'astre qui file :
On forme un souhait.

A suivre l'étoile filante,
Entendez palper les cœurs...
Leurs battements forment un
[chœur...]
Comme des abeilles qui chantent.
Non, ce joyeux bruit de rouet
Descend du ciel sur la grand-ville
Et vient de l'étoile qui file...
Formez un souhait.

Cette lumière dans l'espace
C'est un œil humain aux aguets
Et ce ronron régulier c'est
Le bruit d'un avion qui passe...
Dans vos dodos flous et douillets,
Parisiens, reposez tranquilles...
Et tandis qu'une étoile file
Formez un souhait :

CYRANO (qui fourre son nez partout et s'est faufilé sur la scène).
— Très gentils, vos vers!... Evidemment, ça n'est pas du Rostand.
POLAIRE. — Ni même du Rosemonde...

CYRANO. — Non!... Mais c'est tout de même plus sensé que du la-Hollande.

POLAIRE. — Plait-il?

CYRANO. — Ah! vous ne savez pas qui j'appelle la-Hollande?... Oh! ne cherchez pas. C'est Maurice, le fils de Rosemonde. Je l'appelle la-Hollande parce qu'il est « au-dessous du niveau de sa mère ».

L'Eternel vient de rentrer. Il a entendu et sourit.

CYRANO. — Tu daignes rire, Superlunaire?

L'ÉTERNEL. — Oui, parce que je suis aussi celui qu'on surnommait Jocus, l'ami des calembours; et si les Français, en enfants terribles, demeurent mes fils de prédilection, c'est que, même au milieu des plus cruelles épreuves, ils restent gais!

WELLINGTON (à mi-voix). — J'en sais quelque chose! Ces gaillards-là vont à l'assaut en chantant; ils rient du danger, ils rient de leurs ennemis, ils rient d'eux-mêmes.

NAPOLÉON. — Et ce n'est là que la menue monnaie de leur gaieté; il faudra entendre comme ils riront en criant : « Victoire! »

CYRANO. — Dame! ce mot-là, voyez-vous, pour une grande guerre comme pour une petite revue, c'est le plus joli mot de la fin.

JEAN BASTIA.



LA JOURNÉE D'UNE PARISIENNE

Cinématographiée par Cupidon et C^{ie}



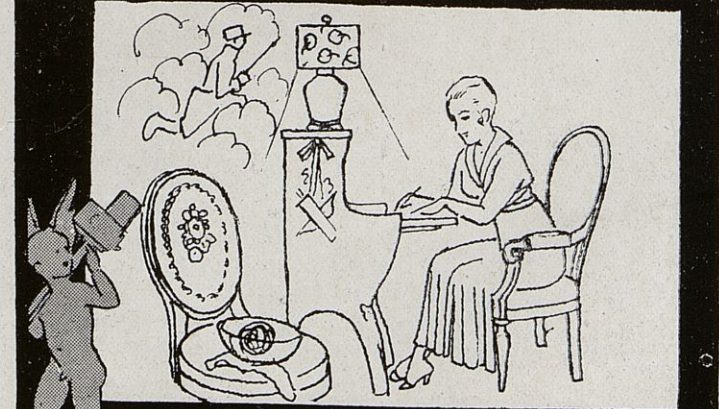
A l'aube : journaux... communiqués



Le matin : l'hôpital



L'après-midi : la garderie



Le soir : lettres au fillicul

299. Brunner

..... ÉLÉGANCES
 —



Nulle fête ne sera jamais opportune en temps de guerre. Il en est une cependant que l'on pourrait organiser, et qui aurait bien de la grâce, à savoir la fête de Sainte Economie. La date en demeure à fixer, vers les premiers jours du mois, puisque dès le 5 ou le 6, personne n'a plus de quoi s'offrir même un verre de coco : et qui pourrait payer alors le moindre billet d'entrée, fût-il de quelques centimes?

Il y aurait, à cette innocente kermesse, un ravissant défilé des petites robes de quatre sous, des chapeaux tout nus, des bonnes chaussures de marche dont nos charmantes amies ont rempli leurs armoires depuis l'août passé. On distribuerait des bouquets de fleurs des champs, on vendrait de la

piquette et le « plaisir, mesdames », il y aurait des chevaux de bois, et toutes ces dames, qui cette année s'habillent en fillettes, sauteraient à la corde et joueraient aux quatre coins : le tout en l'honneur de Sainte Economie.

C'est du reste une question que de savoir si nos amies se déguisent en gamines pour le plaisir ou par simplicité. Ainsi, chez elles, à la maison ou au jardin — car voici le temps des fleurs : il en pousse jusqu'au bord des tranchées — une mode nouvelle veut que ces dames portent des tabliers, oh ! de ravissants tabliers sur le modèle de ceux des enfants, en toile de couleur à pois blancs brodés. Ils s'évasent en bas, ainsi que des tuniques, et devant comme derrière forment un empiècement retenu par des bretelles : tout cet ensemble en un seul morceau, bien entendu, car vous ne voudriez pas que cela parût composé de pièces cousues les unes aux autres, à la façon d'un sarreau de traîne-ruisseaux ? Ajoutons qu'à l'entour de ces délicieux tabliers de gosses, court une soutache blanche double, formant des zigzags.

Ainsi vêtue, ou plutôt ainsi protégée, une jeune femme peut se laisser surprendre chez elle à toute heure du jour. On sonne : « Madame est là?... » Oui, madame est là. Et la voici qui arrive bientôt,

feignant la confusion :
 « Oh ! excusez-moi, j'étais au jardin, je m'occupais de mes roses, ou de mes poules... » Ou bien :
 « Voyez, je viens comme je suis, je travaillais pour nos blessés, vous m'avez prise à l'improviste... » En effet,

le tablier est là pour témoigner de l'affairement domestique, de l'exquise et patriarcale bonhomie qui règne dans la maison. La gentille dame s'intéresse adorablement à tout, chez elle, et en bonne ménagère, elle va jusqu'à mettre la main à la pâte, au risque de se tacher un peu : mais quoi ! n'a-t-elle pas précisément son tablier pour la préserver, ce joli tablier dont vous la voyez

ornée ? Un vrai tablier de bambine, sans aucune prétention... Il épargne aux robes jusqu'aux moindres souillures, il aide à les conserver...



Non, l'on ne sait décidément si c'est pour mieux se travestir en fillettes, ou par seule prudence, que les femmes arborent maintenant des tabliers. L'une des raisons vaut autant que l'autre, apparemment. Toutefois, comme ces tabliers ne se rencontrent encore que chez les couturiers du premier choix, nous hésiterons à les faire paraître en trop grand nombre aux fêtes sans doute prochaines de Sainte Economie.

En revanche nous y voulons voir certaines robes d'une fraîcheur, ou plutôt d'une jeunesse savoureuse, et qui vraiment ne grèveront le

budget de personne. On les nomme des robes de jardin : elles sont en linon, et toutes blanches, sauf une broderie de couleur qui joue autour du col châle, au bas de la jupe et sur le rabat des manches. De la grâce faite avec un rien : la plus fine.



Est-ce aussi parce que le lainage s'est fait rare et coûte désormais trop cher, ou bien à cause de la gêne éprouvée, — non sans raison — par certaines à s'habiller en soie des pieds à la tête, que l'on voit tant de robes et de longues jaquettes moitié serge, moitié taffetas ? C'est dans le Temple du Goût, en 1915, que l'on fait ses dévotions à Sainte Economie.

Pouvez-vous ne point porter de corset ? Etes-vous si svelte que de vous en passer ? En ce cas, choisissez donc, pour l'été qui s'avance, une merveilleuse « combinaison », dont le pantalon se trouve sous la chemise à taille empire : combinaison en linon blanc, brodé d'une petite feuille en point de chaînette, soit bleue, soit rouge.

C'est commode, cela tient bien, et les lingerie ainsi ne se tassent ni ne se déplacent. Puis vous défaites un cordon ou un bouton, et tout tombe à la fois, vous voilà nue comme la main. L'on ne saurait jamais gagner assez de temps. IPHIS.

FIVE O'CLOCK

GINA. — Son prénom laisse soupçonner sa profession ; toutefois, ayant jadis figuré, huit soirs durant, la Vérité, au cours d'une revue affligeante mais inoffensive, elle tire de cette apparition sur les planches le bénéfice de porter... dirai-je le titre ? plutôt l'enseigne d'artiste dramatique... Elle est en tailleur et du dernier modèle, c'est-à-dire qu'elle semble avoir enfilé plusieurs cloches superposées et dont la plus longue s'arrête au milieu du mollet. Malgré cet accoutrement elle est d'ailleurs ravissante, vous n'en doutez pas : la femme fait passer la mode.

Disons tout de suite à l'honneur de Gina que, depuis la guerre, la jeune femme ne s'accommode, en manière d'intérim, que d'adolescents sans accent ou de pâles auxiliaires immobilisables. Elle se refuse péremptoirement aux embusqués. Elle a le sens et en quelque sorte la pudeur de la situation. C'est un mérite, et d'autant plus estimable qu'en ce moment ces dames nous paraissent généralement assez mal inspirées.

EDWARD, officier de lanciers de Sa Majesté Britannique. Incroyablement bien — parbleu ! Grand, mince, blond, — évidemment. Pas d'âge. Décor : un salon de thé.

GINA est seule à une table. EDWARD entre ; arrivée impeccable. Sensation dans la salle. Il rougit comme ils savent le faire en Angleterre, en conservant un chic impeccable, s'installe non loin de GINA, commande un thé et, sitôt servi, commence à manger.

GINA (un choc). — Oh !... (Admiration muette. Pensées d'abord



assez floues.) Elles sont heureuses en Angleterre!... Ce n'est pas étonnant qu'elles aient inventé l'hospitalité écossaise!... (Puis, évaluations plus précises.) C'est qu'il est beau garçon!... Des épaules, du torse... Il me rappelle quelqu'un... Ah! oui! certain athlète complet... (Souvenirs à l'athlète. Emoi. Mélancolie. Enfin calculs, patriotiques sans doute, mais intéressés.) Ce serait charitable avant qu'il se batte... D'ailleurs, comme Française je ne suis pas non plus méprisable... Et puis, l'Entente Cordiale!...

Décidée, Gina s'apprête à l'attaque. Miroir de poche. Nuage de poudre. Soupçon de rouge. Mines. Gestes menus de la main et des doigts. Petits riens. Coup d'œil... Peine perdue!... Edward prend son thé avec une conscience quasi-professionnelle. Il est évident que rien ne saurait le distraire.

GINA (le voyant se verser une autre tasse). — Oh! il en reprend!... (Avec dépit.) Je suis bien bête de me mettre en frais d'imagination pour cet Engliche... Ah! nos poilus! Il n'y a qu'eux encore!...

Gina, cédant à son ressentiment, commence à ne plus mesurer ses imprécations quand Edward, l'appétit satisfait, lève enfin les yeux. Ce modeste événement suffit à apaiser la jeune femme. Elle a raison. Car Edward l'a aperçue.

EDWARD (choc en retour). — By Jove! She is fascinating!

GINA. — Ça y est!... (Avec peine elle contient l'élan de sa satisfaction. Nouveau manège. Poudre. Rouge. Petits gestes. Coup d'œil...) Cette fois ça porte...

En effet, « ça porte ». Edward passe par toutes les nuances du rouge : du ponceau au carmin le plus vif. C'est ainsi que se manifestent ses sentiments. Il a un instant d'hésitation : est-ce une cocotte?... Car, étranger, il en est aux classifications désuètes de nos pères... Cependant, l'attitude de Gina ne lui laissant plus de doute, il se décide énergiquement à l'intervention. Du coup, il devient écarlate.

GINA (dernière inquiétude). — Pourvu qu'il sache parler français!...

C'est évidemment indispensable. En tout cas, elle fait comme s'il le savait car elle laisse tomber son mouchoir, ce qui n'est qu'une façon de le lancer.

EDWARD (se précipitant pour le ramasser). — Je demande votre pardon!

GINA (confuse). — Oh! Monsieur...

EDWARD (s'asseyant comme par inadvertance à côté de Gina). Oh! je demande encore votre pardon!...

Mais il reste assis. Gina rit. La glace est rompue. Elle n'était d'ailleurs pas difficile à briser...

EDWARD (tout de suite dans le ton). — Je dis : Vous me fascinez jolie petite Française.

GINA. — Monsieur...

EDWARD. — Réellement. Et je suis terriblement réjoui. Tout à l'heure j'étais inquiet beaucoup. Je m'interrogeais comment m'introduire.

GINA. — Vous dites?

EDWARD. — Oui, enfin comment inaugurer les pourparlers. (Avec béatitude.) Maintenant je suis introduit.

De fait, il semble tellement à son aise que Gina, après être restée un instant interloquée, éclate de rire.

EDWARD. — Pourquoi riez-vous?

GINA. — Vous me faites l'effet d'un monsieur qui s'installe dans un compartiment avec ses bagages.

EDWARD. — Ne soyez pas ironique. Vous devez avoir indulgence.

Petit silence, mais qui en dit long, du moins où l'on s'en dit long... Stratégie. Edward approche sa chaise, envoie un genou en reconnaissance, et rencontre une jambe qui s'abandonne avec complaisance. Gina rit, mais mollement et parce qu'en somme elle n'a pas autre chose à faire, puis sans conviction elle proteste pour la forme.

GINA. — Eh bien!... eh bien!

EDWARD. — Quoi vous dites?

GINA. — Vous êtes trop entreprenant!

EDWARD. — Je suis.

GINA. — Et Kitchener?

EDWARD. — Quelle est la matière avec Kitchener?

GINA. — Vous oubliez ses conseils : pas de femmes!...

Edward à son tour éclate d'un rire inattendu. On se demande, en effet, pourquoi? Il rit de façon retentissante, consciencieusement.

GINA. — A la bonne heure, vous êtes gai!

EDWARD (se calmant instantanément). — C'est fini. Je suis ainsi, mais pas gai seulement.

GINA. — Quoi donc encore?

EDWARD. — C'est inutile de dire.

GINA. — Comment? Pourquoi inutile?

EDWARD. — Puisque vous savez... Je pense nous serions si parfaitement matchés tous les deux, ne serait-ce pas?...

GINA (suffoquée). — Vous avez une manière de dire certaines choses...

EDWARD. — Je dis comme je pense.

GINA. — Vous pensez nettement.

EDWARD. — Pourquoi riez-vous à moi moqueusement?

GINA. — Je ne me moque pas. Je me défends.

EDWARD. — Trop tard.

GINA. — C'est vous qui le dites!

EDWARD (péremptoire). — Non, pas moi seulement, votre regard aussi...

Nouveau silence, mais définitif celui-là...

GINA. — Qu'est-ce qu'il dit donc mon regard?

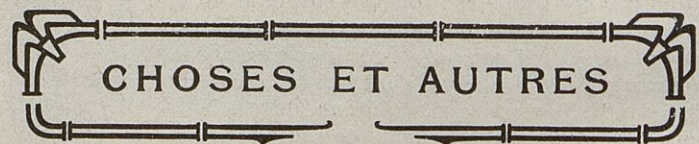
EDWARD (violet). — Que je ne déplaie pas à vous et — vous connaissez la française chanson? — et autre chose aussi que je ne saurais dire.

GINA (nerveusement). — Ce soupçon!

EDWARD. — I love you.

GINA. — Tiens! je comprends l'anglais!

LOUIS LÉON-MARTIN.



Tout va bien!

Les bons symptômes abondent et nous n'avons que l'embarras du choix : mais il paraît que le meilleur de tous est l'autorisation donnée aux gérants de café, par la préfecture, d'envahir les trottoirs, en un mot de rétablir les « terrasses ». Voyez terrasse!

D'accord, et il est certain qu'un peuple qui flâne et se rafraîchit n'est pas un peuple en mauvais état, au régime. Il n'est pas hanté d'inquiétudes ni de sombres pressentiments. Il a le sourire, comme les Japonais. Il est maître de lui, sinon comme de l'univers, du moins comme le président Wilson. Ah! en voilà un homme qui a du sang-froid! C'est-à-dire qu'il vous dégoûterait de la modération. Il a un fléau de balance à la place du cœur. « Pesons » est sa devise. Mais non : c'est pesé, enlevez! Son cri de guerre (si l'on peut s'exprimer ainsi) est : « Ne nous emballons pas ». Oh! n'ayez crainte!... D'ailleurs, je ne sais pas du tout pourquoi je parle du président Wilson. Il s'agissait des terrasses de café...

On a bien fait de les rétablir, car la limonade, comme parlerait M. Prudhomme, est aussi un thermomètre. Mais on les avait donc supprimées? Nous ne nous en étions pas aperçus. Il est curieux comme nous sommes habitués à l'état de siège : c'est au point que nous croyons jouir encore de tous les plaisirs dont nous sommes privés. J'aurais juré que j'avais pris un quart de blonde (c'est de bière blonde que je veux dire) il y a jours, à la terrasse de . (Ne pestez pas contre la censure, elle est innocente de ces blancs : c'est moi qui supprime le chiffre des jours et le nom du débitant pour ne compromettre personne.) J'aurais également juré que j'avais pris un distingué (comme s'expriment les héros de Courteline) il y a jours, à la terrasse de . (Même observation que ci-dessus.) Or, il y a jours, les terrasses n'étaient pas tolérées, puisqu'on vient de nous avertir que désormais

elles le seront, ce qui implique évidemment qu'avant qu'on nous le dit, elles ne l'étaient point.

Que faisais-tu donc, brave agent de l'ordre public, qui allais et qui venais devant cette terrasse interdite, et qui jetais des regards d'envie, la première fois sur mon quart, la seconde fois sur mon distingué? A quoi pensais-tu, philosophe, que la vue de mon distingué et de mon quart divertissait de temps en temps de ce rêve intérieur que tu n'achèves jamais? Est-ce que par hasard tu ne saurais pas par cœur les règlements de police? Nul n'est censé ignorer la loi! Si cette ignorance n'était permise qu'à ceux qui sont chargés de faire respecter les ordonnances de l'autorité, avouez que ce serait le comble.

Mais la question ne se pose plus, puisque cette autorité paternelle, considérant que l'été parfois est une saison chaude, ne nous défend plus de nous désaltérer, le cas échéant, en plein air. Vous avez bien lu : « désaltérer ». L'apéritif demeure proscrit. Reinach, ne vous fâchez pas! L'alcoolisme, si je puis risquer ces incohérentes métaphores, a du plomb dans l'aile, il en a, et il ne s'en relèvera pas. Ces mots : « l'heure verte » n'auront plus aucun sens pour nos descendants. Les philologues de l'avenir, allemands ou autres — allemands, s'il en reste — pâliront sur cette épithète « verte » comme naguère sur certains qualificatifs homériques, qui les induisaient à douter sérieusement si le ciel par exemple ou la mer avaient bien en ces temps primitifs la même couleur qu'aujourd'hui.

Nous ne boirons plus d'absinthe. Vous ne sauriez croire combien *La Vie Parisienne* s'en fiche. Plus d'absinthe! C'est une date dans l'histoire de l'art. Certains chefs-d'œuvre vont devenir inintelligibles. Toute la littérature de brasserie passe au musée. On reprendra peut-être un jour, par curiosité, le *Montmartre* de M. Pierre Frondaie (l'auteur, après Barrès, de *Colette Baudouche*). Cette reprise était inespérée. Enfin, souhaitons que cette campagne anti-alcoolique porte tous ses fruits (encore pardon pour la métaphore). Mais, pour qu'elle porte ses fruits, n'en demandons pas trop, ne demandons pas la lune. N'imitons pas nos chers alliés anglais, qui, vraiment, exagèrent.

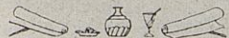
Un de nos amis, qui en arrive, nous a conté qu'il déjeunait l'autre jour chez le roi. (Ce n'est pas pour nous faire valoir, mais nous avons de belles relations.) Sur la table, pas même un flacon de vin de France! L'eau pure des fontaines. Il paraît que George V a, de ses propres mains, apposé les scellés à toutes les portes de ses caves. C'est admirable, mais

Souffrez que je l'admire et ne l'imites point.

Aimons le vin, le nôtre : il est patriote et ne casse la tête qu'à l'ennemi qui ne sait pas le boire. Nous, nous savons boire, et même le vin d'autrui, leur « petit vin blanc » :

Il a tenu dans notre verre...

Aimons le vin!



J'ai menti tout à l'heure comme un simple boche. J'ai dit que je ne savais pas pourquoi je parlais du président Wilson. Mais vous avez très bien compris pourquoi, et un mensonge qui ne trompe personne est véniel : c'est qu'on ne saurait penser aux Américains sans penser à lui et que les Américains sont les premiers à qui on pense à propos de la *Lusitania*.

Il est encore plus difficile d'en parler dans *La Vie Parisienne*, qui n'abuse pas ordinairement des faits divers horribles. Cette monstruosité passe l'imagination, et on dirait qu'elle la dérouté. En somme, la différence d'une torpille à un iceberg n'est pas si grande, du moins quant au résultat, et la catastrophe de la *Lusitania* rappelle presque point par point celle du *Titanic*. Mais justement, en temps de guerre, on s'attend à n'importe quelle catastrophe excepté à celle du *Titanic*. Et c'est comme une fausse note, — abominable.

Les « causeurs » sont si désorientés qu'ils oublient d'avoir pitié, d'avoir horreur et d'admirer. Il y a eu de beaux traits de courage, et M. Vanderbilt, qui n'était jusqu'à présent qu'un milliardaire, a su mourir comme un chevalier, et M. Frohman, qui n'était qu'un impresario, a su mourir comme un stoïcien. De quoi se mêlent les civils d'être héroïques? Alors, si tout le monde s'y met!... Nous sommes tellement saturés de sublime que nous n'y faisons plus attention. Il y a déjà beau temps que Boileau avait recommandé un emploi très modéré du sublime; mais allez donc compter par le temps qui court! L'originalité

est d'être pleutre, comme, naguère, la distinction était de n'être pas décoré.

Le public qui regarde se demande avec anxiété, avec curiosité tout au moins :

— Que vont dire, que vont faire les neutres qui ont des nationaux parmi les victimes?

Les neutres... enfin les Américains; car les autres protestent, on n'attend, on ne souhaite de leur part rien de plus. Mais les Américains?

Voilà ce que l'Univers se demande, non seulement avec curiosité, mais, à ce qu'il m'a paru, avec un peu de malice, d'ironie. Pourquoi? Est-ce qu'on douterait de leur fermeté? Croit-on qu'ils ne soient capables que de démolir quelques devantures de boutiques allemandes, ou de lyncher quelques *tedeschi*, lesquels ont le tact d'aller chanter la *Wacht am Rhein* devant les bureaux de la *Cunard Line*? Allons donc! Ce n'est jamais impunément que l'on a offensé « les raies et les étoiles », et les *tedeschi* mentent une fois de plus quand ils prétendent qu'on sera trop content en Amérique si les noyés sont payés leur prix.



L'épithète d'*embusqué* n'est qu'à moitié juste. Littré, qui est la loi et les prophètes, nous enseigne qu'*embuscade* vient de l'italien *imboscata*. Or, dans *imboscata*, il y a *bosco*, c'est-à-dire bois. Aussi Littré définit-il l'embuscade « un lieu boisé ou caché dans lequel on attend les ennemis pour les attaquer à l'improviste ».

On peut dire tout ce qu'on voudra de nos bons embusqués, mais on ne peut pas dire qu'ils se cachent dans un bois ou ailleurs, qu'ils y attendent l'ennemi, et qu'ils aient le moins du monde l'intention de l'attaquer.

En outre, ils ne se cachent pas du tout, ils se montrent, et même un peu trop. Quelques-uns (c'est à n'y pas croire) sont fiers de leur situation. L'un d'eux, qui vient de repasser devant le conseil de révision et d'être maintenu dans l'auxiliaire (ouf!) faisait dernièrement une espèce de scène à un de ses amis qui avait oublié de le congratuler à cette occasion.

La guerre a été pour l'ensemble des Français un réveil de conscience, pour quelques-uns, un réveil d'inconscience.

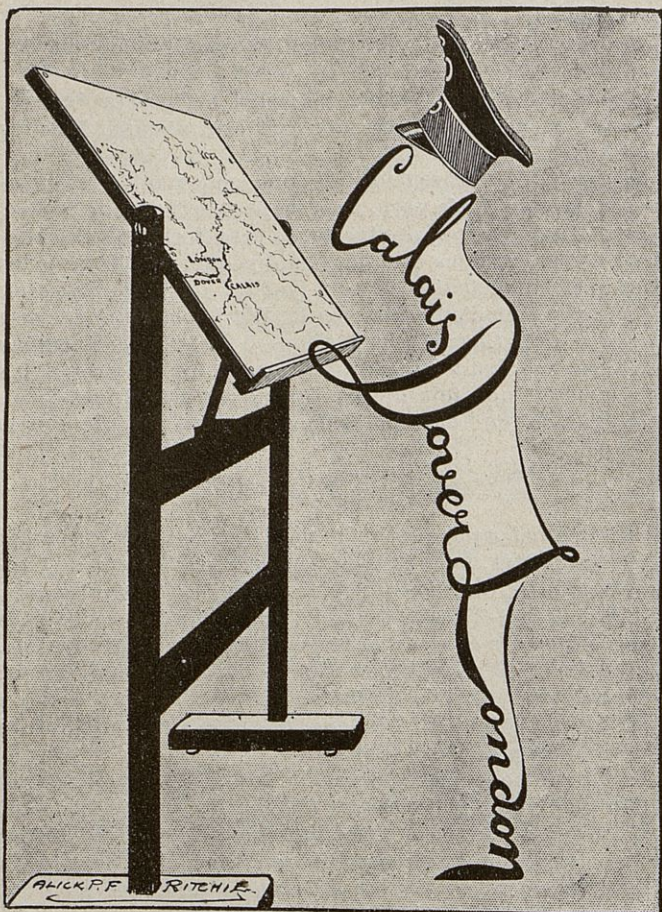
LES PREMIÈRES

Au Théâtre-Français : *Colette Baudouche*.

Nous avons eu une répétition générale et une première! A la Comédie-Française! M. le Président de la République assistait à la générale, après avoir fait passer dans tous les journaux une petite note qui indiquait qu'il n'avait pas cru pouvoir faire autrement, mais qu'il se soucie de théâtre en ce moment-ci comme nous. C'est peu. La répétition générale, payante, par exception, était au profit d'une œuvre alsacienne-lorraine. L'auteur de la pièce, M. Pierre Frondaie, avait reçu à ce propos une lettre de remerciement si touchante et si flatteuse qu'il n'avait pu se défendre de lui donner la publicité la plus large... J'oubliais de dire que la pièce de M. Pierre Frondaie est tirée du roman célèbre de Maurice Barrès : *Colette Baudouche*. Mais il serait injuste de traiter M. Pierre Frondaie comme un simple adaptateur qui ne met rien de soi dans les œuvres déjà existantes qu'il met en pièces. Il avait cru devoir rajouter à *Colette Baudouche* un épilogue contemporain de la victoire de la Marne. Cet épilogue a indisposé le public. Je crois même que — tout en applaudissant et en acclamant Maurice Barrès — on un peu sifflé le quatrième acte de M. Frondaie.

M. Frondaie n'est pas obstiné. Entre la répétition et la première il a supprimé le quatrième acte; et à la première, c'est le troisième acte qu'on a sifflé... On l'a sifflé discrètement parce qu'on était au Théâtre-Français et entre gens de bonne compagnie; mais enfin, il n'y avait pas à se méprendre : tout le monde était mal à l'aise. Une ou deux tirades, à la fin, ont été applaudies; elles ont soulagé le public de son oppression et peut-être vaudront-elles à la pièce quelques représentations de plus... Mais qu'aurait dit ce pauvre Dérouté s'il avait pu penser que son successeur à la présidence de la Ligue des Patriotes profiterait de la guerre pour combiner cette petite affaire théâtrale?

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



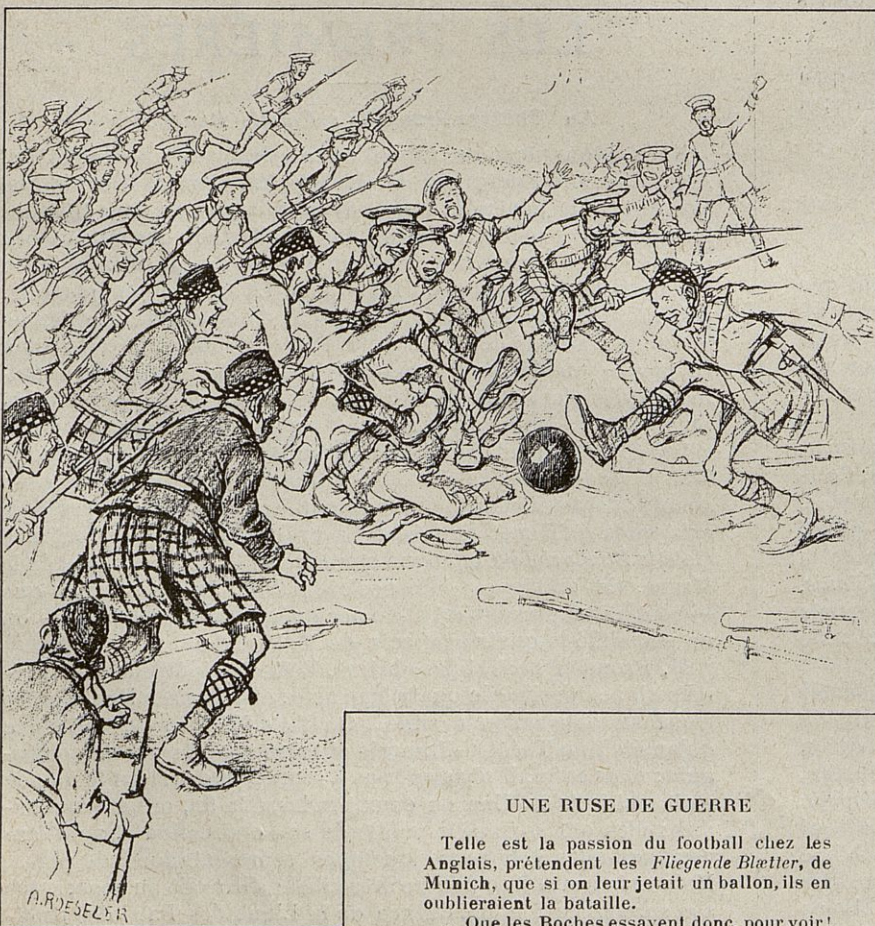
LE KRONPRINZ APPREND LA GEOGRAPHIE

Il sait les noms des villes qu'il voudrait avoir, mais pour y aller, c'est une autre affaire!
(The Bystander, de Londres.)



L'HYMNE DE HAINE

que le kaiser, ivre de sang, entonne au milieu des massacres qu'il voudrait faire passer pour des victoires.
(Life, de New-York.)



UNE RUSE DE GUERRE

Telle est la passion du football chez les Anglais, prétendent les *Fliegende Blätter*, de Munich, que si on leur jetait un ballon, ils en oublieraient la bataille.
... Que les Boches essayent donc, pour voir!



L'ELIXIR DE HAINE
élaboré par Guillaume II, Méphistophélès moderne.
(Punch, de Londres.)

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée générale s'est tenue le 24 avril sous la présidence de M. Paul Boyer, vice-président, en l'absence de M. Alexis Rostand, président, empêché par raisons de santé.

Après avoir entendu les rapports du Conseil, de la Commission permanente de Contrôle et des Commissaires, l'Assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1914, qui se soldent après amortissement de toutes les créances douteuses et prélèvement d'une provision pour les éventualités dont il est encore impossible d'apprécier l'importance, par un bénéfice de 10.725.608 fr. 23, et a décidé la répartition de 25 francs par action, représentant l'intérêt statutaire de 5,0/0. Il ne sera procédé au paiement d'aucun coupon sur les parts de fondateur.

Le rapport du Conseil rappelle que pendant le premier semestre de 1914, les affaires commerciales et les opérations de bourse subirent un certain ralentissement.

Durant cette période, le Comptoir prêta son concours au placement des obligations 4 0/0 des Chemins de fer de l'Etat et de l'Emprunt Marocain 4 0/0, ainsi qu'à un grand nombre d'affaires industrielles françaises.

Il présenta également à sa clientèle les obligations Réunies des Chemins de fer Russes, les Emprunts Serbe, Hellénique et Ottoman 5 0/0 1914, opérations traitées en conformité des vues du Gouvernement Français.

En juillet, le Comptoir National apporta la coopération la plus complète à la souscription de l'Emprunt Français 3 1/2 0/0.

Lorsque la guerre devint imminente, le Comptoir, grâce à sa trésorerie liquide, put faire aisément face aux demandes de retraits de fonds qui se produisirent à ce moment.

Il appliqua cependant comme toutes les autres banques le Moratorium des Dépôts devenu nécessaire par suite des prorogations des effets de commerce, des opérations de bourse, etc. Mais il en tempéra la rigueur en devant les décrets pour le relèvement de la quotité disponible des dépôts, notamment au moment où le Gouvernement procédait à l'émission des Bons de la Défense Nationale; enfin, après avoir retiré la totalité de ses acceptations, il renonça volontairement, à partir du 21 décembre, à se prévaloir du Moratorium.

SEMAINE FINANCIÈRE

Marché calme, mais l'orientation satisfaisante, surtout en ce qui concerne nos fonds nationaux qui gagnent un peu de terrain.

Les rentes françaises sont en reprise, notamment le Perpétuel qui passe de 72,25 à 72,50; cependant l'Amortissable revient de 78,50 à 78,35.

La tenue plus encourageante du cuivre-métal, d'autre part, laisse le Rio bien disposé.

Banques fermes; la Banque de l'Algérie gagne 5 francs à 2.480, la Banque de Paris 10 francs à 850, le Lyonnais 5 francs à 1.001, Union Parisienne 10 francs à 570.

A noter cependant l'indécision se reflétant sur certains titres du marché en banque, en relation avec la faiblesse de Wall Street.

Peu de différences parmi les chemins de fer: 7 francs de hausse sur l'Est à 787; 5 francs de baisse sur le Lyon à 1.050.

Valeurs industrielles assez fermes: la Thomson, Penarroya, le Rio, Lens, Acieries de France, Acieries de la Marine. On

cote cependant quelques moins-values: Carmaux, Le Creusot.

Le correspondant du *Bund* à Genève assure que, suivant une circulaire de la Banque d'Anvers, les autorités allemandes imposent en Belgique le taux de change normal de 125 francs pour 100 marks, alors que le cours des billets de banque allemands est en baisse de 14 0/0.

E. R.

LES ESTAMPES ARTISTIQUES de LA VIE PARISIENNE

Le succès de nos estampes artistiques imprimées en couleurs sur papier de grand format (30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur) nous a encouragés à mettre en vente

Quatre Estampes nouvelles

(*Le Chapeau neuf*; — *le Petit accroc*; — *le Songe d'une nuit de carnaval*; — *le Galant prétexte*.)



Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.

Chaque estampe est mise en vente séparément au prix de :

UN FRANC

(*Franco par la poste 1 fr. 25 pour la France et 1 fr. 50 pour l'étranger.*)

PARIS-PARTOUT



La Pie qui Chante. — Fursy, Bastia, Paco, Saint-Granier, Dominus: tous des chansonniers de talent!

Lucy Dereymon, Marg. Pierry, de Canonge: artistes de premier ordre!

Le succès de la Pie se comprend

*Si l'esprit parisien l'enchanté,
Ami, viens à la Pie qui Chante!*

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de *La Vie Parisienne*, l'annonce « *Chocolats et Bonbons Pré-vost* » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

Moulin de la Chanson, directeur Emile Wolff.

Alors que renaît l'espérance
Avec le bleu genre « horizon »
Montmartre cerveau de la France
Est au Moulin de la Chanson!
Au Moulin où l'esprit pétille
Par la voix de ses chansonniers
Où la revue a l'estampille
D'Aristophane et Désaugiers!

L'alcool de menthe Ricqlès est inappréciable en tous temps et partout, en ce sens qu'il suffit à l'hygiène de l'estomac et de la toilette. Son odeur vivifiante assainit l'eau et calme instantanément la soif. Ses vertus sont universellement constatées et prouvées par l'énorme consommation de la marque si connue « Ricqlès ».

Vrais ou faux. — Bien souvent un cri d'admiration et même un sentiment d'envie se manifestent sur le passage d'une jeune fille ou d'une jeune femme dotée d'une belle chevelure.

« Les beaux cheveux! » disent les uns.

« Ils sont d'emprunt! » disent les autres.

Non, Madame, non Monsieur; s'ils sont d'emprunt, le Pétrole Hahn est le prêteur, car il n'existe pas de lotion qui lui soit comparable pour la beauté, l'accroissement et la conservation de la chevelure.

Envoi franco d'une brochure explicative sur demande.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Kurstenberg, Paris.

Ses collections: *Maîtres de l'Amour* (38 vol.), 7 fr. 50; *Coffret du Bibliophile* (40 vol.), 6 fr.; *Romans humorist.*, 3 fr. 50; etc., etc. — *Catalogue illustré sur demande.*

Miss RÉGINA SOINS d'Hygiène, Manuc. Spéc. p. dames. Mais. 1^{re} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

MASSOTHERAPIE Guérison Asthme, Emphysème, rapide Fractures, Ankyloses, Sciatique et Rhumatismes, 4, Rue Duphot.

Miss MOLLIE SOINS d'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

Hygiène et Beauté p. les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign. grat. M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{re} ét. g.)

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS d'HYGIÈNE. Élégante installation. 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

Miss Florry Améric. Manuc. N^{lle} install. English spoken. 6, r. Caumartin (Madeleine 10 à 7).

MANUCURE Confort moderne. M^{me} Jouffrieau, 14, rue Manuel, 2^e ét. (10 h. à 7 h.).

M^{me} JANE Soins d'Hygiène et de Beauté. 7, r. du Faub.-St-Honoré, 3^e ét. (1 à 5).

SOINS d'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

Mariages RENSEIGNEMENTS. Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les mieux triées et les plus étendues.

M^{me} ROCKELL SOINS d'HYGIÈNE. 30, r. Gustave-Courbet 2^e face

LE DERNIER PORTRAIT DU KAISER



« Tous ceux qui ont l'occasion de voir le Kaiser assurent qu'il se dégonfle et se ride à vue d'œil. » — LES JOURNAUX.